

# De quelle maison faire le deuil ?

*Quelques réflexions après Katrina*

**Une sculpture métallique flotte à l'entrée du Lower 9th Ward, ce quartier afro-américain de la Nouvelle Orléans. 11 piquets bleu clair, rangés tels des tuyaux d'orgue, dont les hauteurs variées figurent les différents niveaux atteints par les eaux durant la semaine qui a suivi l'ouragan Katrina. Puis un assemblage rudimentaire de poutres rouge, ceci pour figurer une maison – plutôt son squelette – posé sur un socle de béton, un type de fondation usuel pour cette ville bâtie sous le niveau de la mer.**

**Anne LOVELL**

*Anthropologue,  
Directrice de recherche,  
CESAMES, Paris.*

A l'intérieur de cette « maison » deux chaises en métal rouge, elles aussi, et qui se font face. Deux autres semblables chaises, mais cette fois à l'extérieur : elles rappellent la vie sociable si particulière de la rue nouvelle orléanaise, où les conversations flottent de porche à porche, ou de véranda au passant. Mais le placement de façon désordonnée à l'extérieur de la « maison » de ses meubles évoque aussi la dispersion du dedans comme du dehors.

Car pendant plus d'un an, avant qu'on ne le rase entièrement, le Lower 9th c'est cela, une alternance de pavillons aplatis, de carcasses encore debout, entourés de restes épars, d'effets personnels dispersés dans les rues : intimités au grand jour dans un cimetière de meubles démembrés, de vêtements éparpillés, de lambeaux de photos, CD, traînant dans la boue séchée, entre épaves de voitures ou de bateaux curieusement dressés ; parfois un toit, à même le sol.

Qu'est-ce donc que commémore ce mémorial ? La fenêtre solitaire de cette maison squelette arbore un panneau noir et blanc à la graphie semblable à celle des « à vendre » qu'on peut lire alentour dans une ville à la population réduite de moitié : « JE REVIENS A LA MAISON. JE RECONSTRUIRAI. JE SUIS LA NOUVELLE ORLEANS », voilà ce qu'on y lit. « JE » : entendre les 14 000 habitants de ce quartier ; entendre aussi le combat des afro-américains

contre la sorte d'entreprise de « blanchisserie » qu'ils redoutent dans le sillage de la catastrophe, entre lois du marché et politiques (mal) intentionnées visant à transformer une ville historiquement multi culturelle en un terrain de jeux pour une classe aisée, très largement blanche. Selon ce scénario, incorporé dans le premier plan de construction (2005) commandé par le maire de la Nouvelle Orléans, les zones les plus basses de la ville devraient retourner à leur état de marais primitif pour mieux éponger les débordements à venir du fleuve. Disparaîtraient alors non seulement Lower Ninth, mais une grande partie des autres quartiers afro-américains, populaires comme de classe moyenne, d'une ville où ces habitants-là constituaient la majorité de la population jusqu'à la diaspora qui suit les terribles événements de septembre 2005. Les derniers plans de reconstruction (2007) ont enfin gardé une grande partie de ces zones ; en fait, ils intègrent plusieurs recommandations d'une planification collective, élaborée par un groupe d'habitants, avec l'aide d'urbanistes et d'architectes locaux et nationaux, triés sur le volet. Reste que plane le sentiment que des communautés puissent être sacrifiées sur l'autel du bien commun, colportant avec lui un sentiment profond de vulnérabilité : lors de la grande inondation de 1927, n'avait-on pas dynamité des digues, inondant ainsi des villages entiers en aval pour que, le fleuve s'écoulant, la Nouvelle Orléans soit sauvée des eaux ?

C'est donc bien de « home » qu'il est question dans cette sculpture, mais pas dans le sens univoque de domicile ou logement. Le mot « home », difficilement traduisible en français, signifie aussi bien habitation que foyer relationnel - famille, voisinages, ville - et quartier (d'où l'idiome afro-américain « home-boy »). Il comporte en plus une connotation plus existentielle : sécurité ontologique et connecti-

tivité à un monde (c'est le sens de l'expression « to be at home in the world » : être dans le monde comme si on y appartenait). En fait, les maisons désormais touchées étaient affaire de particuliers mais aussi de quelque chose de plus large. Elles faisaient lien entre familles étendues et voisinages, dans un quotidien partagé au travail, à l'école, dans les paroisses, les associations mais aussi d'une sorte d'infrastructure humaine (pour emprunter à l'idée de l'écrivain Abou Malik Simone) tracée par les mouvements des personnes lors des manifestations collectives : rallyes politiques, bien sûr, mais plus souvent danse, musique, et défilés qui sillonnent les rues d'octobre à mai, et lors des célébrations festives (anniversaires, événements,...) et des commémorations funéraires. Quelque chose de plus profond que le cliché du « berceau du jazz ». Bien avant Katrina, des défilés culturels de rue traçaient les contours des quartiers pauvres rasés dans le cadre de la politique de renouvellement urbain. Après Katrina, ils rappellent les lieux du quotidien et de mémoire collective (« c'est la maison où j'étais née, où ma grand-mère est décédée », « c'est là qu'on jouait », « tient, le bar de ... existe toujours ») en même temps qu'ils tissent, dans le rituel même de la manifestation collective, d'autres liens, en dépit de la dispersion de la population. Cette culture de rue constitue, elle aussi, « home ».

Pour comprendre le fort attachement au lieu (« place attachment », comme disent les géographes humains), il ne faut pas oublier que, comparativement à la plupart des villes américaines, la Nouvelle Orléans comptait avant Katrina un taux élevé de propriétaires parmi ses habitants, y compris parmi ses classes pauvres. Une « ville de sédentaires », si l'on veut, dans une société américaine où la mobilité interurbaine prévaut. D'où, sans doute, l'ancrage et la vivacité de sa culture urbaine. Il n'est donc

(suite page 15)

## De quelle maison faire le deuil ? (suite)

Quelques réflexions après Katrina

pas surprenant que, avec 3 maisons sur 4 détruites ou touchées par Katrina, la perte domiciliaire soit ressentie consciemment comme un trauma non seulement individuel mais partagé. Cette distinction entre vécu individuel et expérience partagée est importante. Comme Alain Ehrenberg le montre, nos sociétés occidentales sont moins composées d'individus réellement autonomes et isolés, qu'elles n'engagent une expérience collective qui se vit comme telle, sous le signe de la déliaison et de l'indépendance.

Ce sentiment partagé est renforcé par une caractéristique particulière de Katrina elle-même. L'impact de cette catastrophe et les causes attribuées, loin d'être perçues comme étant « naturelles », en font un désastre anthropogénique, « hybride » - un produit de la nature et des hommes. Les habitants de la Nouvelle Orléans sont hautement conscients du fait que les politiques publiques, jusqu'au niveau du cabinet présidentiel, ont ignoré les préconisations des experts, les éditoriaux des grands quotidiens, et les voix des Cassandra au sein des institutions gouvernementales et universitaires, qui avaient longtemps prédit plus ou moins exactement ce qui est arrivé, sans qu'aucune précaution ne soit mise en place. La noyade de la ville, et la perte de 2 000 vies, sont elles aussi attribuées à l'erreur humaine et l'inertie politique plus qu'au travail d'une soi-disant « main Nature » (bien que les interprétations religieuses abondent dans cette ville catholique) : les digues défectueuses et l'absence d'aide lors des premiers jours. Dans le sillage de cette violence initiale s'est engouffrée une cascade de « violences dans la violence » - d'autres erreurs humaines, indifférence bureaucratique, et ineptie du déploiement des secours - venant cristalliser les réclamations collectives aussi bien qu'individuelles. L'exception historique (pour les Etats-Unis) qui donne à cette ville sa forte iden-

tité collective et territorialisée rejoint alors une identité partagée émergente : celle de citoyens qui étaient du mauvais côté d'un pacte social en passe d'être trahi.

Les effets psychologiques de la perte d'une maison ont été décrits dans un article fondateur par Marc Fried, un psychologue, dans le cadre de politiques urbaines de « gentrification » : la transformation des parties populaires de la ville de Boston en habitations de luxe, qui avaient déplacé des quartiers entiers. Dans « Faire le deuil pour une maison disparue »<sup>1</sup>, Fried a écrit : « la réaction affective à la perte du West End [le quartier en question] peut être décrite précisément comme une réaction de deuil montrant la plupart des caractéristiques d'un deuil quand on pleure la disparition de quelqu'un » (p. 167). La critique de la politique urbaine des années 1960 influence les études et les actions autour des ravages des vagues homelessness<sup>2</sup> nord-américains datant de la fin des années 1970. Et elle donne naissance à des formes participatives de planification comme celles décrites ci-dessus. Par contre, la question de quelle maison on fait son deuil reste ouverte.

Ayant travaillé à la fois en tant qu'anthropologue dans le monde du homelessness de rue new-yorkaise et sur les questions d'accès aux soins dans des quartiers aujourd'hui très touchés de la Nouvelle Orléans (ville où, d'ailleurs, ma grand-mère immigrée au dix-neuvième siècle avec sa famille de dockers irlandais), ce deuil collectif me frappe. Les effets du homelessness que j'observais se traduisaient par ces formes de souffrances que les anglosaxons nomment « détresse », et par une configuration de symptômes psychologiques à ne pas confondre avec les troubles mentaux d'une partie de cette population<sup>3</sup>, malgré les imbrications possibles. Ce type de détresse - un autre terme utilisé est celui de « démoralisation » - avait déjà été remarquée comme étant commune à des personnes vivant une

même situation stressante, aussi bien les femmes au foyer isolées que les survivants d'inondations. Mais dans le cas des personnes sans abri, elle se consomme comme une souffrance psychique frappant des individus. Le fil qui revient aux expériences urbaines d'après-guerre aussi bien qu'aux catastrophes collectives s'est égaré. Pourtant c'est autour d'expériences préalables aux chutes vers le statut de sans-abri et des effets de cette forme de précarité que naît une clinique spécifique, un ensemble de techniques, catégories de classifications et même métiers (au moins aux Etats-Unis)<sup>4</sup>.

L'effondrement domiciliaire suivi par une souffrance psychique aussi bien que les réactions psychologiques aux autres formes de traumatisme induits par Katrina (témoignage des corps flottant dans les eaux, survie dans les décombres ou dans le grand stade, sans électricité, eau ou vivres, sous une température de 40°, nomadisme imposé, perte de contact avec ses aimés) n'empêche pas l'émergence de sentiments et d'actions collectives naissant sur le sol collectif de cet effondrement. Les habitants de la ville souffrent, chacun de leur côté, et cela se traduit aussi bien par une surmortalité que par la multiplication des symptômes post traumatiques. Mais ces traumas individuels coexistent avec la conscience d'un traumatisme collectif - du deuil, si l'on veut, pour une maison partagée, presque sociétale - et avec des mobilisations collectives affirmées qui en suivent<sup>5</sup>. De fait, même la décision individuelle de faire retour à la ville suppose un retour à plusieurs comme sa condition essentielle, faute de quoi le « revenant » risque bien d'errer dans un vaste « no man's land ». C'est bien ce socle fort d'interdépendance qui est à l'origine de formes sophistiquées d'action collective. Puisse la Nouvelle Orléans offrir un contre exemple à la souveraineté expansive du paradigme victi-

1 M. Fried, Fried, Marc. "Grieving for a Lost Home," *The Urban Condition : People and Policy in the Metropolis*, ed. Leonard J. Duhl. New York, 1963.

2 Homelessness : situation de ne pas avoir de maison, d'être à la rue.

3 Une différence que j'avais analysée, à l'époque, dans deux articles : "Between relevance and rigor : methodological issues in homelessness and mental health" (avec S. Barrow et E. Streuning) In : *Homelessness : A Prevention-Oriented Strategy*. R. Jahiel, ed; Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1992 ; et *Classification and its risks : how psychiatric status contributes to homelessness policy*. *New England Journal of Public Policy*, pp.247-263 (1992).

4 V.Girard, K. Driffin, J. Naudin, S. Musso, L. Davidson, A.M. Lovell (2006). "La relation thérapeutique sans le savoir. Approche anthropologique de la rencontre entre travailleurs pairs et personnes sans chez-soi ayant une co-occurrence psychiatrique". *L'Evolution Psychiatrique*. 71:75-85.

5 Pour en savoir (un peu) plus sur ce point, voir : JS Bordreuil et A Lovell, « La Nouvelle Orléans, un nouvel élan », *Libération*, 22 sept 2006, p 28.